

## **Stoïcisme à travers *La Mort du loup* d'Alfred de Vigny et *Le Vieil homme et la mer* d'Ernest Hemingway**

**Habibolah GANDOMZADEH**

Maître assistant, Université Azad Islamique, Khorasgan (Ispahan)

h\_gandomzadeh@hotmail.com

**Massoud GHOBBEH**

Assistant, Université Azad Islamique, Khorasgan (Ispahan)

m\_ghobbeh2002@yahoo.com

### **Résumé**

D'après Chateaubriand, ce qui empoisonne la vie, c'est une incertitude causée par une certitude. La certitude, c'est bien entendu la mort qui n'exempte personne. L'incertitude, c'est l'instant où la mort assènera son coup fatal. La mort, voilà le mal absolu, car elle prive l'homme du bien absolu qui est la vie. Les vivants vieillissent, agonisent et enfin s'éteignent. Puis leurs cadavres pourrissent à leur tour. La mort touche non seulement les humains, mais aussi tout ce qui s'inscrit dans le temps : les sociétés s'effritent, les systèmes culturels s'usent pour se désagréger en résidus et ruines... Etant en butte à l'hécatombe de la mort, l'homme, peut-il faire quelque chose? Vigny et Hemingway croient avoir trouvé une réponse convaincante qui s'appelle « stoïcisme ». Il s'agit d'une école philosophique de la Grèce antique qui préconise l'indifférence et le courage pour défier la mort.

Cet article se propose d'expliquer cette école à travers deux histoires épiques dont les protagonistes sont un loup et un pêcheur.

**Mots clés** : Stoïcisme, mort, loup, chasseur, poisson, pêcheur.

Je me révolte, écrit Camus, donc je suis (Carlier, 2006, 105).

## **Introduction**

« Toutes les heures blessent, la dernière tue ». De simples dictons comme celui-là révèlent l'angoisse de l'homme vis-à-vis de la mort. Plus lucides et plus sensibles que des gens ordinaires, les écrivains de chaque siècle ont été les peintres des souffrances humaines et les porte-parole de leurs semblables confrontés à l'âge, au vieillissement et surtout à la mort. Le thème de la mort est une constante de la littérature française. Cependant force est de constater que ce thème a été surtout étudié dans les époques agitées et ravagées par la tempête des changements radicaux. Alfred de Vigny et Ernest Hemingway sont deux écrivains qui ont beaucoup réfléchi et écrit sur ce sujet. Ce qui les a rendus particulièrement sensibles à ce thème, c'étaient leurs époques dont les caractéristiques maîtresses étaient l'instabilité, l'anarchie et l'omniprésence de la mort. Vigny est né 8 ans après la victoire de la Grande Révolution en France et il a été ballotté par les ouragans épouvantables qui soufflaient sur la France à cette époque-là. Cette révolution a fait entrer la France dans une ère d'incertitude et d'inconstance. On a renversé la monarchie en 1789, mais 25 ans plus tard, on l'a restaurée. La révolution s'est donné des chefs sanguinaires et autocratiques : Danton et Robespierre. Dans le tohu-bohu de la révolution, ils ont instauré la Terreur, édifié des guillotines, décapité des innocents et promené au bout de leurs piques les visages massacrés de leurs victimes.

Au bout du compte, ces serviteurs de la mort sont tombés tour à tour dans la gibecière de leur maîtresse : « tel est pris qui croyait prendre ». C'est par un coup d'Etat qu'en 1799 Bonaparte a pris le pouvoir, c'est par un soulèvement qu'en 1830 Louis-Philippe a accédé au trône. La société et l'histoire de France ont tâtonné ainsi pendant des années, avec des à-coups et des repentirs à la recherche d'un nouveau système social et politique. Quant à Hemingway, il vivait au moment de la deuxième guerre mondiale. La première phase de cette guerre était marquée par de fulgurantes victoires allemandes en Pologne et en France, dues à l'emploi massif des chars et de l'aviation, ainsi qu'à l'atrocité des troupes hitlériennes fanatisées par l'idéologie nazie. La dernière phase de cette guerre était marquée par l'apparition de deux champignons atomiques sur Hiroshima et Nagasaki, par l'invention de l'arme nucléaire susceptible de conduire à l'anéantissement de l'humanité. Cette guerre a fait 55 millions de morts en six ans et a mis en question les valeurs fondamentales de la pensée moderne : la raison, le progrès, la fraternité, la tolérance... Les intellectuels de cette époque, comme Hemingway, ont tous été confrontés au sentiment de l'absurde, au sens de l'existence humaine et à l'angoisse existentielle. Un philosophe allemand nommé Theodor Adorno, se demande si l'on peut philosopher désormais.

Ayant vécu dans les époques également tourmentées et ensanglantées, Vigny et Hemingway ont senti par toutes leurs fibres l'emprise de la mort sur la vie des humains obligés de vivre dans un monde où tout s'écoule et s'écroule, où l'on ne

voit que des épidémies, des guerres et des dépouilles mortelles émiettées et éparpillées par le vent, où l'on entend partout et toujours le glas. L'œuvre de Vigny et celle d'Hemingway retracent l'aventure de deux hommes merveilleusement intelligents et douloureusement sensibles qui partent à la recherche d'un baume magique pour cicatriser les traumatismes infligés par la mort. Ce baume magique, ils ne le trouvent pas. Cependant, ils trouvent un calmant, une bouée de sauvetage à laquelle ils s'agrippent, pour ne pas se noyer, pour pouvoir se noyer avec dignité. Il s'agit de « stoïcisme ». Le présent article ambitionne à expliquer, à travers un poème de Vigny et un roman d'Hemingway, cette philosophie ancienne qui incite les humains à faire preuve de la grandeur humaine dans la bataille qui les oppose à la mort, à se révolter, à se défendre contre la hantise de la mort et l'obsession du néant.

### **1. Bacille qui ne meurt pas**

Dans son grand chef-d'œuvre intitulé *La Peste*, Albert Camus affirme quelque chose qui paraît erroné : « Le bacille de la peste ne meurt ni ne disparaît jamais » (Camus, 1947, 279). On sait aujourd'hui que, contrairement à cette affirmation de Camus, la peste peut être vaincue si les hommes font progresser le niveau de la vie, l'hygiène et la protection sanitaire de façon suffisante. Pol Gaillard pense que c'est d'un bacille d'un tout autre genre qu'il est question dans la première phrase du docteur Rieux : le seul bacille en effet dont on puisse dire avec certitude qu'il ne meurt jamais, c'est « le bacille de la mort elle-même » (Gaillard, 1972, 33).

La mort, voilà un monstre à la gueule béante qui hante ce monde et dont la faim est inapaisable. Tout s'effrite à mesure que le spectre hideux de la mort déploie ses ailes de chauve-souris. Elle s'obstine à creuser des abîmes, des cimetières d'hommes, d'objets, d'idées, d'illusions et d'espairs. Dans le monde, tout met en relief les vicissitudes de la vie et la certitude de la fatalité inexorable :

Je ne sais d'assurés, écrit Vigny, dans le chaos du sort,  
Que deux points seulement : la souffrance et la mort.  
Tous les hommes y vont avec toutes les villes (Oster, 2006, 171).

La mort semble si monstrueuse, si épouvantable, car elle demeure hors catégorie, inclassable, insaisissable et incernable. Où situer la mort ? Nulle part et partout. Nulle part en tant qu'essence, puisqu'elle n'est que coupure, béance, transition entre le vivant et le cadavre, entre l'avant et l'après. Elle n'est jamais isolée sur un territoire spécifique. La mort est partout en tant que processus. Le mourir commence dès la naissance, s'accélère avec le vieillissement et se prolonge par-delà la mort clinique et biologique. Chaque jour, l'homme qui se regarde dans le miroir, peut observer la mort à l'œuvre :

Pourquoi y a-t-il si peu de portraits fidèles ? Parce qu'on a fait poser le modèle à telle époque de sa vie, dix ans après, le portrait ne ressemble plus (Chateaubriand, 1951, T.2, 10).

La mort-en-soi n'existe pas. Pourtant, la réalité qui sous-entend le concept de la mort emprunte des figures multiples. Autrement dit, on ne voit que les processus mortifères irréversibles. La mort montre son visage toujours et partout : dans le décor des ruines et des tombeaux, dans les paysages d'automne, dans les champs de bataille etc. L'homme est un être temporel. Cela signifie que sans cesse il échappe à lui-même, qu'il est écoulement et impossibilité de se consolider dans l'être. La temporalité fait qu'il y a dans son être même une force de dispersion et de destruction, quelque chose qui le ronge comme un cancer et dont on peut dire qu'elle est déjà dans sa vie, la preuve de la mort sous-jacente. Ce qu'on appelle « la mort biologique », n'est ainsi qu'un aspect de la mort véritable présente en l'homme dès sa naissance. L'homme est pas à pas rongé, vieilli et entraîné vers le tombeau. En fait, la mort est le terme, le point d'aboutissement du processus de décomposition qui se développe en l'homme dès lors qu'il existe. La structure de sa vie change et décline sensiblement à chaque moment. La pression du passé s'accroît tandis que les possibilités de l'avenir se rétrécissent. Avec la vieillesse viennent l'oubli, l'accoutumance, la perte des aptitudes, la dégradation des sentiments, l'ennui et le blasement : « J'ai le spleen, écrit Vigny, et un tel spleen, que tout ce que je vois [...] m'est en dégoût profond. J'ai le soleil en haine et la pluie en horreur » (Oster, 2006, 172).

La puissance corporelle, la beauté, les goûts, les amours, les capacités mentales et les talents de l'homme ne peuvent pas non plus échapper à la razzia de la mort. Nombreux sont les artistes et les écrivains tourmentés par l'épouvante du naufrage spirituel. Enorme est le chagrin de Nerval quand il découvre que « sa plume est gelée aux jours noirs de l'hiver » et que ses élans ne sont désormais que le « mouvement du coucou par le froid arrêté » (Nerval, 1966, 724). Tous les mots sonnent creux devant le supplice insondable de Chateaubriand lorsqu'il se rend compte qu'il doit faire ses adieux à la Muse : « Les talents de l'esprit [...] s'affaiblissent par le cours des ans, la voix perd sa fraîcheur, les doigts se glacent sur le luth » (Chateaubriand, 1933, 250). Tous les jours, nous lisons impassiblement la rubrique neutre du journal, consacrée aux avis des décès ordinaires. Les morts de tous les jours ne semblent pas nous concerner outre mesure. Toutefois, quelle force dans ce mot effarant si nous y faisons attention ! La mort, tel est bien l'ultime mot des liaisons amicales et parentales. Une absence de quelques années suffit pour que les lieux d'enfance et d'adolescence soient semés de ruines et de décombres.

Tôt ou tard, chaque homme prend conscience de l'impossibilité de durée et de longueur et de la toute-puissance de la mort qui est toujours là pour récolter son butin quotidien. L'homme constate que la plénitude la plus riche est bien forcée

de se soumettre à l'imposition d'un vide. L'homme est condamné à être le témoin impuissant de la disparition de ses chers parents et amis. Les instants dont sa vie est composée, disparaissent avec une rapidité prodigieuse et ainsi s'approche le moment redouté où il devra rendre le dernier soupir, où il sera englouti par le tombeau. Pris du dégoût de tout, de l'ennui de tout, désireux de mettre fin à une attente pénible et anxieuse, l'homme est tenté de devancer l'appel de la mort et de briser d'avance les liens de la vie : « ô Mort, ange de délivrance, écrit Vigny, que ta paix est douce ! » (Oster, 2006, 174). Il se demande pourquoi il doit continuer à supporter des jours où rien ne le prospère. Il a envie d'achever, d'un pas de géant, la vie dont le trajet prolongé devient si horrible, si désert : « Le désespoir n'est pas une idée ; c'est une chose qui torture, qui serre et qui broie le cœur d'un homme comme une tenaille, jusqu'à ce qu'il soit fou et se jette dans les bras de la mort comme dans les bras d'une mère » (*Ibid.*, 173). Vivant dans un monde où la mort abolit et fait éclater tout et tous, comment l'homme peut rester tranquille ? « J'ai appris cela que nous étions tous dans la peste, écrit Dr. Tarrou dans *La Peste*, et j'ai perdu la paix » (Camus, 1947, 228).

Et l'autre question qui est en effet la question la plus fondamentale de toute la philosophie : habitant dans un pareil monde où « Pend la mort comme une sombre épée / Attristant la Nature à tout moment frappée » (Vigny, 1935, 106), ne vaut-il pas mieux se jeter volontairement dans l'abîme du néant que d'y être poussé ? Selon Camus, « Il n'y a qu'un problème philosophique vraiment sérieux, c'est le suicide. Juger que la vie vaut ou ne vaut pas la peine d'être vécue, c'est répondre à la question fondamentale de la philosophie » (Camus, 1942, 17). Vigny et Hemingway croient que la vie vaut la peine d'être vécue.

## 2. Deux épopées stoïciennes

En 1843, Alfred de Vigny lit un poème célèbre de Lord Byron intitulé *Childe Harold*. Voici la traduction française de ce poème :

La vie et la douleur jettent surtout de profondes racines dans les cœurs solitaires et désolés : le chameau supporte sans se plaindre les plus pesants fardeaux, et le loup sait mourir en silence. [...] De tels exemples nous seraient-ils donnés en vain ? Si des animaux d'un naturel ignoble et sauvage souffrent avec résignation, ne pourrions-nous pas, nous, formés d'un limon plus noble, braver les malheurs de la vie ? (Vigny, 1935, 91).

Impressionné par Lord Byron, Alfred de Vigny écrit son poème le plus célèbre dans lequel il raconte une battue au loup à laquelle il assista pendant sa jeunesse. L'histoire est simple : Vigny et ses amis partent à la chasse et heureusement rencontrent une famille de loups cerviers :

Rien ne bruissait donc, lorsque, baissant la tête,  
Le plus vieux des chasseurs qui s'étaient mis en quête,

A regardé le sable en s'y couchant ; bientôt,  
Lui que jamais ici l'on ne vit en défaut,  
A déclaré tout bas que ces marques récentes  
Annonçaient la démarche et les griffes puissantes  
De deux grands loups cerviers et de deux louveteaux (*Ibid.*, 92).

Immédiatement, les chasseurs les encerclent. Lorsque le loup remarque la présence des ennemis, c'est trop tard. A ce moment-là, il fait une action bizarre, absurde et insensée. Il mord le cou du meilleur chien des chasseurs et, malgré les efforts désespérés des chasseurs, parvient à l'étrangler. Ensuite, il ferme les yeux et meurt. Cette action du loup est tellement bizarre et inattendue que les chasseurs renoncent à poursuivre la louve et les louveteaux :

J'ai reposé mon front sur mon fusil sans poudre,  
Me prenant à penser, et n'ai pu me résoudre  
A poursuivre sa louve et ses fils [...] (*Ibid.*, 93).

Quant à Hemingway, il nous raconte l'histoire tout à fait ordinaire de Santiago. Il est un vieux pêcheur qui habite à Cuba. Voilà 40 jours qu'il n'a rien pêché, c'est pourquoi il est affamé : « La punition de l'hameçon n'est rien. La punition de la faim [...] est tout » (Hemingway, 2000, 65). Il prend la mer pour la 85<sup>e</sup> fois. Cette fois, un poisson mord à l'hameçon. Il s'agit d'un espadon gigantesque tel qu'on n'en a jamais vu. Le poisson est si fort qu'il commence à entraîner la chaloupe du vieil homme loin des côtes. Santiago réalise vite qu'il s'agit là d'une prise hors du commun. Dès lors Santiago est confronté à un dilemme : se résigner, couper le fil et rentrer au port ou s'acharner à vaincre le poisson. Le vieil homme est trop fier pour abandonner le combat, donc il continue. Après plusieurs journées et nuits tumultueuses, finalement il arrive à tuer l'espadon, l'attache le long de la barque et commence à le remorquer vers la Havane. Mais exactement au moment où Santiago se croit victorieux, quelques requins attirés par le sang de l'espadon, s'approchent de l'embarcation et se mettent à dévorer la prise de Santiago. Après quelques heures, « le poisson n'est qu'un squelette décharné, une masse noire, une tête et la nudité absolue » (*Ibid.*, 104). A la fin du livre, le vieil homme dont les mains sont grièvement entaillées et blessées, rentre au port : « Le garçon a vu [...] les mains de l'homme et s'est mis à pleurer » (*Ibid.*, 105).

### **3. La victoire dans la défaite**

Ces deux récits ont valeur de symbole. Le pêcheur d'Hemingway et le loup de Vigny symbolisent l'homme qui lutte contre sa destinée inéluctable qui est la mort. Réfléchissant sur l'homme confronté à la mort, ces deux écrivains prêchent le stoïcisme. Mais le stoïcisme, c'est quoi ? Le mouvement du stoïcisme est apparu avec Zénon 300 ans avant la naissance de Jésus-Christ. Sa morale est fondée sur la souffrance. « Stoa » en grec signifie le portique. Les philosophes du

stoïcisme considèrent qu'il faut supporter sa destinée comme les colonnes supportent le toit. La devise du stoïcisme est : supporte et abstiens-toi.

Dans le récit d'Hemingway, le pêcheur est apparemment vaincu : les requins viennent dévorer la prise de Santiago. Le vieil homme lutte jusqu'à l'épuisement contre ses adversaires pour conserver sa prise, mais il est déjà trop tard. Il en vient de partout et l'espadon est déjà mutilé. Quand les squales s'en vont, il ne reste plus que la carcasse saccagée de l'espadon. Quant au loup de Vigny, il est cloué « au gazon tout baigné dans son sang » (Vigny, 1935,93). Il ne peut pas se dérober à la faux de la mort : « Il nous regarde encore, ensuite il se recouche [...] refermant ses grands yeux [et] meurt [...] » (*Ibid.*, 93).

Mais, le pêcheur d'Hemingway et le loup de Vigny, sont-ils véritablement vaincus ? La réponse est négative, car ils peuvent transformer la défaite en victoire. Ils gagnent, car, jusqu'au bout, leur espoir et leur confiance ne faiblissent pas un seul instant. Oui, ils sont sur le chemin de la mort, mais ils y marchent avec fierté :

[...] si tu peux, fais que ton âme arrive,  
A force de rester studieuse et pensive,  
Jusqu'à ce haut degré de stoïque fierté  
Où, naissant dans les bois, j'ai tout d'abord monté (*Ibid.*, 94).

Tu n'as pas tué le poisson seulement pour rester vivant et pour le vendre. Tu l'as tué pour la fierté et parce que tu es un pêcheur (Hemingway, 2000,90).

Contrairement aux chiens, « les animaux serviles qui chassent devant [leur maître] pour avoir le coucher », le loup n'est jamais entré « dans le pacte des villes » et a appris « à bien souffrir la faim » (Vigny, 1935, 93).

Le loup, ayant étranglé le précieux chien des chasseurs, lèche « le sang répandu sur sa bouche » (*Ibid.*) et ainsi humilie ses bourreaux. En ce qui concerne le pêcheur d'Hemingway, exactement comme le loup de Vigny, il cache sa douleur : « Il souffrait, mais il ne montrait pas sa souffrance » (Hemingway, 2000,54). Puisque Santiago ne s'abandonne pas au désespoir, il sort vainqueur de cette bataille épuisante : « poisson, a-t-il dit doucement, je vais rester avec toi jusqu'à ce que tu sois mort » (*Ibid.*, 43).

Pour lui, le désespoir n'est pas une simple faute, mais un péché capital : « se désespérer est stupide, a-t-il pensé. De plus, je crois que c'est un péché » (*Ibid.*, 90). Santiago croit que la défaite n'est pas une option honorable : « L'homme n'a pas été fait pour la défaite. Un homme peut être détruit, mais jamais vaincu » (*Ibid.*, 89).

A la fin du roman, la victoire de Santiago est lisible et visible dans les yeux de ses confrères qui mesurent la prise de Santiago : un espadon incroyablement grandiose. Désormais, tous les pêcheurs, les jeunes comme les plus âgés respectent et admirent Santiago : « Quel poisson ! Il n'y a jamais eu un tel

poisson ! » (*Ibid.*, 106). Le pêcheur d'Hemingway et le loup de Vigny sont triomphants, car ils peuvent résister contre la plus grande tentation du monde: celle de désespérer, celle de se suicider : « L'homme qui attende à ses jours, écrit Chateaubriand, montre moins la vigueur de son âme, que la défaillance de sa nature » (Oster, 2008, 72). D'après Vigny et Hemingway, la vie n'est pas se laisser porter par un fleuve régulier qui s'enfle et se dilate jusqu'au moment où il se perd dans l'abîme du néant : « Dieu a jeté [...] l'homme au milieu de la destinée, écrit Vigny, la destinée [...] l'emporte vers le but toujours voilé. Le vulgaire est entraîné, les grands caractères sont ceux qui luttent » (*Ibid.*, 180).

La vie est, au contraire, escalader des monts et dévaler des pentes, c'est être secoué par des bourrasques : « La vie est une tempête [...] ; il faut s'accoutumer à tenir la mer » (*Ibid.*, 173). La vie est une série de saccades, sursauts, retombées, secousses, heurts et chocs. L'homme idéal de Vigny et d'Hemingway est celui qui, en dépit de ses désillusions accablantes et sa souffrance, ne perd jamais l'espoir. Un tel homme est majestueux : « J'aime la majesté des souffrances humaines » (*Ibid.*, 177).

Oui, il se lasse parfois, voire tombe, mais se relève aussitôt. Il ne tombe pas définitivement. Il n'accepte jamais d'être un « chien » : un homme vaincu, déshonoré et hypocrite qui se vautre dans la servilité de la mort : « La vie est trop courte pour que nous en perdions une part précieuse à nous contrefaire » (*Ibid.*, 174). C'est cet homme intransigeant, lucide et stoïque dont Vigny fait l'éloge :

J'aime, autant que le fort, le faible courageux  
Qui lance un bras débile en des flots orageux  
De la glace d'un lac plonge dans la fournaise  
Et d'un volcan profond va tourmenter la braise  
Ce Sisyphe éternel est beau, seul, tout meurtri,  
Brûlé, précipité, sans jeter un seul cri,  
Et n'avouant jamais qu'il saigne et qu'il succombe  
A toujours ramasser son rocher qui retombe (Vigny, 1935, 98).

C'est au cœur de ce destin accablant, mais assumé que nous pouvons nous enivrer de la vie et accéder à un état de sérénité. La grande leçon de ces deux chefs-d'œuvre de la littérature mondiale, c'est que ni la capitulation ni le suicide ne sont la solution efficace. Ceux qui choisissent la voie du suicide sont atteints « d'une maladie toute morale et presque incurable et quelquefois contagieuse [...] ». Ce mal, écrit Vigny, c'est la haine de la vie et l'amour de la mort » (Oster, 2006, 173). Face à la mort, il faut être un « loup » qui se bat, méprise, se révolte et continue jour après jour... « Il n'est pas de destin, écrit Camus, qui ne se surmonte par le mépris » (Carilier, 2006, 106).

## **Conclusion**

Ce qui se joue dans ces deux histoires épiques, se joue aussi au quotidien dans notre propre condition humaine désespérée. Le chasseur de Vigny et le poisson d'Hemingway sont la mort, c'est-à-dire le mal consubstantiel à l'homme. La mort est une certitude qui vient au bout d'une vie où le temps fait succéder inexorablement chaque jour à l'autre. Le loup de Vigny et le vieil homme d'Hemingway sont nous qui sommes condamnés à rouler sans cesse un rocher jusqu'au sommet d'une montagne, sachant bien que la pierre retombera inlassablement à nos pieds, condamnés à nous abrutir à faire une besogne désespérée, condamnés et incapables d'échapper à une mort inévitable, condamnés à observer avec impuissance la décadence et le pourrissement de notre corps.

Vigny et Hemingway nous mènent ainsi au cœur de la question existentielle de l'humanité : qui est l'être humain dans son rapport à la mortalité. Depuis toujours, l'homme cherche en vain à fuir la mort. La froide réalité à laquelle il se heurte, vient toujours désenchanter l'audace de ses illusions. Les vagues géantes de l'espérance le hissent sur leurs crêtes écumeuses pour le précipiter tout de suite dans les profondeurs noires de la désespérance. Vigny et Hemingway mettent en lumière la question philosophique par excellence qui se pose à la conscience humaine : dans un monde où aucun effort n'est a priori justifiable devant les sanglantes mathématiques de notre destin fatal ; la vie, vaut-elle la peine d'être vécue ?

Voici la réponse commune de Vigny et d'Hemingway. Quoi qu'il en soit des mobiles qui peuvent pousser l'homme à franchir le pas et à se suicider, il doit refuser ce suicide comme solution, car il est une fuite, une évasion, un saut, une acceptation, une méconnaissance, une négation de soi-même, une insulte à l'existence et finalement une démission. Il faut au contraire se maintenir en vie coûte que coûte. Il faut avoir le courage face à la vie et à son contenu d'adversités. Il ne faut jamais oublier que la nature de l'homme est protestation, défi, obstination, refus, confrontation, révolte et mépris. L'homme en méprisant la mort, parvient à la dépasser et à profiter pleinement de la vie. C'est seulement en adoptant un esprit de défi et de mépris que l'homme peut atteindre une joie peut-être terne, mais véritable.

## **Bibliographie**

CAMUS, Albert. *La Peste*, Paris, Editions Gallimard, 1974.

- *Le Mythe de Sisyphe*, Paris, Editions Gallimard, 1942.

CARLIER, Robert, *Dictionnaire des citations françaises*, Paris, Editions Larousse, 2006.

CHATEAUBRIAND, François-René, *Mémoires d'outre-tombe*, Paris, Librairie Gallimard, 1951.

- *Extraits*, Paris, Librairie Hachette, 1933.
- DE VIGNY, Alfred. *Poésies choisies*, Paris, Librairie Larousse, 1935.
- GAILLARD, Pol. *La Peste, profil d'une œuvre*, Paris, Hatier, 1972.
- HEMINGWAY, Ernest. *The Old Man and the Sea*, Esfahan, Jungle publications, 2000.
- NERVAL Gérard, *Œuvres*, Paris, Garnier- Frères, 1966.
- OSTER, Pierre, *Dictionnaire de citations françaises*, Paris, Librairie Le Robert, 2006.

